

Ceci est mes souvenirs, en guise de témoignage du temps passé sous les drapeaux pendant la guerre d'Algérie.



C'est à la demande de madame Nelly Durand et pour la remercier du temps qu'elle consacre, pour faire vivre le patrimoine, en le protégeant de l'oubli.

J'ai évoqué seulement les choses les plus importantes pour moi. Heureusement tout le monde n'a pas vécu la même chose que moi, et si je suis revenu sur les deux pieds, je pense que j'ai eu beaucoup, beaucoup de chance. Nous avons tous passé ce qui aurait dû être nos meilleures années, à défendre une cause perdue d'avance.

Comment était-il possible de croire à l'Algérie française, alors que nous venions de donner l'indépendance au Maroc et de la Tunisie.

Des camarades sont morts pour la France et leur souvenir restera en moi pour toujours.

Celles et ceux qui liront ces quelques lignes, comprendront pourquoi nous n'aimons pas parler de ces souvenirs douloureux, qui sont enfouis dans nos mémoires et qui remontent parfois sous la forme de cauchemars.



Après avoir effectué mes trois jours à Guingamp, comme c'était la coutume à l'époque, je fus appelé sous les drapeaux, le 4 mars 1958 et je suis parti au Mans où j'ai passé la nuit du quatre au cinq, le cinq au matin, un convoi de camions nous conduisit à la gare, puis un train nous emmena en Allemagne à Radolfzell au Centre d'instruction d'infanterie N° 4 dans une ancienne caserne SS, pour y effectuer nos classes et mon peloton de caporal.



Caserne Radolfzell 1938

Le climat y était rude et les instructeurs aussi. Les premiers jours du mois de mars nous avions – 17° et nous étions obligés de faire le parcours du combattant et le parcours d'agilité dans la neige, le torse nu et en short EPM. La moindre erreur était aussi sanctionnée par un rampe dans la neige sous les barbelés avec le fusil en travers sur les avant-bras. Notre chef de section, le sergent-chef Perronet avait fait la guerre d'Indochine sous les ordres de mon père, ce qui me valut une attention toute particulière concernant les grades et les corvées. Le sergent-chef Perronet avait reçu trente-deux blessures et presque autant de médailles. Les classes et le peloton de caporal terminés étant sorti deuxième de ma promotion, je devrais normalement rester en Allemagne pendant six mois, voire un an pour y effectuer mon peloton de sous-officier et ensuite devenir instructeur à mon tour, pour les nouvelles recrues. Mais le capitaine qui commandait ma compagnie et qui était mordu de foot et avait formé une équipe représentant la compagnie a préféré garder un de mes camarades qui faisait du foot dans le civil et ne se défendait pas si mal. Donc début juin 1958, je fus mis dans un convoi direction Marseille, puis l'Algérie. Ce convoi militaire ne devait pas perturber les trains réguliers. Il s'arrêta donc à Strasbourg sur une voie de garage en rase campagne, pour laisser passer les trains réguliers. Nous étions dans des wagons de troisième classe et une escorte de sept hommes en armes avec des balles réelles était chargée de nous garder pour que personne ne puisse désertir. Nous sommes restés toute la nuit, sans eau, ni nourriture et sans savoir pour combien de temps. En fin de matinée, toutes les sentinelles ont été appelées pour recevoir des ordres. Dans le train, j'avais retrouvé deux camarades connus dans le civil, Gilles Grelet qui travaillait avec moi chez Leguillou et Michel Soulas que j'avais connu pendant mes trois jours à Guingamp. Profitant de la réunion des sentinelles, nous nous sommes échappés et avons rapidement rejoint Strasbourg où nous [avons] pu visiter la ville ; Alors que nous étions installés à une terrasse de café face à la cathédrale, une jeep de police militaire passe devant nous, puis ralentit et fait marche arrière. Un adjudant en descend et nous demande nos permissions. Il a très vite compris et nous a fait monter dans la jeep en nous disant : « C'est vous les trois petits rigolos que le convoi que le convoi attend depuis plus d'une heure pour repartir. Vous aurez huit jours de tôle en arrivant à votre affectation. » Je les attends encore et ça doit être et ça doit être pareil pour mes deux copains, que je n'ai d'ailleurs jamais revu, n'étant pas affectés au même endroit. Nous sommes arrivés tard dans la nuit au camp de transit de Sainte Marthe à Marseille où[on] nous attendait. Un camp sale avec des lits pliants en toile et infestés de

puces et de poux.



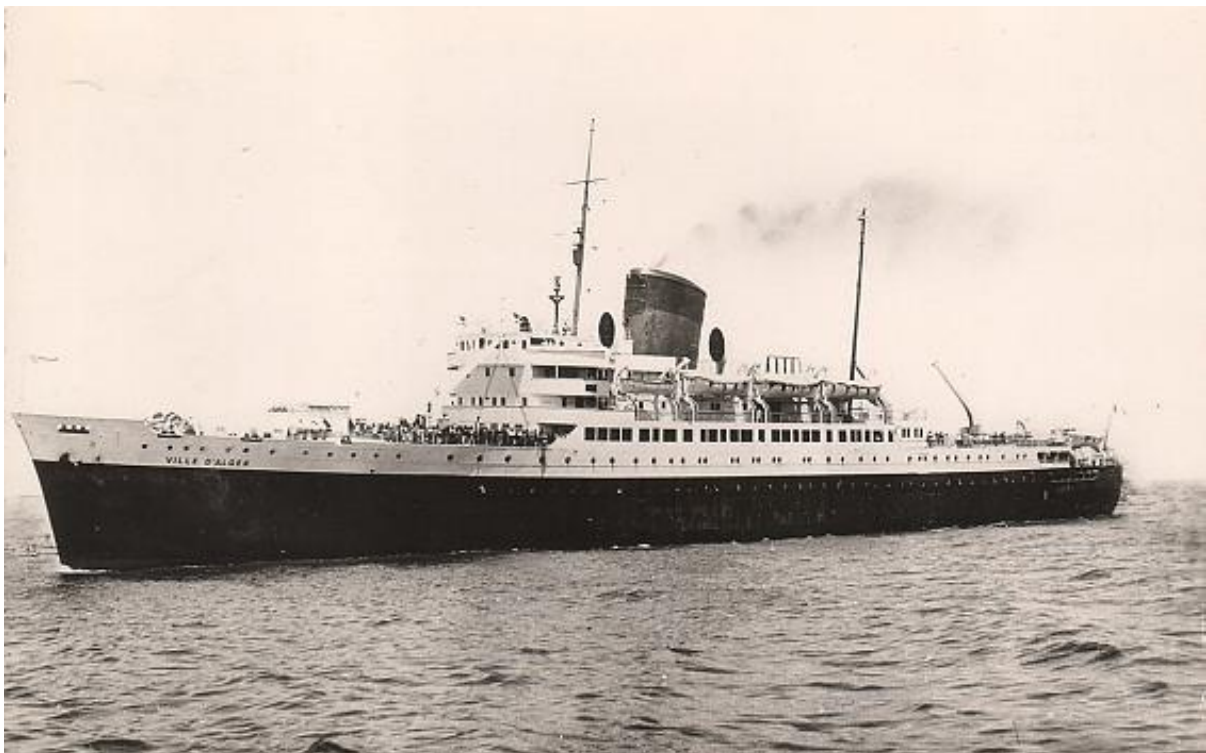


Comble du bonheur nous nous retrouvons de corvées et de gardes et comme si ça ne suffisait pas on me nomma chef du piquet d'incendie.

PIQUET D'INCENDIE : Groupe d'une vingtaine d'hommes commandé par un gradé (Ici ça n'était pas le cas puisque j'étais 2^{ème} classe) et désignés pour combattre un début d'incendie dans une caserne .En cas d'alarme incendie, tous les hommes du piquet doivent se rassembler, dans la tenue où ils se trouvent et le plus rapidement possible, au poste de police à l'entrée de la caserne pour y prendre les pelles et les seaux pour éteindre le feu . (Exactement comme les pompiers dans le civil)

Au camp de transit à Marseille, ils ne s'embêtaient pas avec les règlements ils prenaient 20 hommes plus un responsable, gradé ou non. Quant à la tenue, c'était celle de sortie puisque c'est la seule que nous avions, notre paquetage étant resté en Allemagne en attendant d'en recevoir un autre définitif celui-là. Quant au reste, ce sont des balivernes que les résidents du camp mettaient un malin plaisir à raconter pour faire marcher les gars de passage. A chacun d'y croire ou pas. (Marcel Bonhomme)

Sachant très bien que nous allions essayer de faire le mur, il y a eu plusieurs alertes pour le piquet d'incendie. A la première alerte nous étions onze présents sur vingt, les neuf autres ayant fait le mur. A la deuxième alerte nous n'étions plus que trois, c'est alors que j'ai décidé d'en faire autant et d'aller dormir en ville. Le lendemain matin tout le monde était rentré à la caserne avec la même promesse qu'à Strasbourg : « huit jours de tôle en arrivant à l'affectation. Après avoir eu droit à un repas, on nous a fait monter dans des camions et direction le port où nous attendait le « ville d'Alger » pour nous transporter jusqu'à Alger.



Alors que la première partie du voyage avait bien commencé dans les cales où nous étions entassés comme des animaux avec chacun son fameux transat, autour duquel on pouvait tout juste circuler, une énorme tempête est arrivée. Le bateau craquait de partout et les camarades tout blancs et en sueur vomissaient dans tous les coins de la cale. Mon copain Gilles Grelet et moi-même, sommes montés sur le pont avant pour y prendre l'air frais et nous nous sommes cachés dans un paquet de cordages à l'avant du bateau, mais à chaque vague nous étions trempés. Nous avons voulu rentrer mais tout avait été fermé et c'est l'officier de la passerelle du bateau qui nous a repéré et a envoyé quelqu'un nous chercher. Pour la troisième fois, on a eu droit au fameux : « huit jours de tôle ». Je pense que c'est la seule phrase que l'on a appris à nos chiens de garde. Seulement pour nous, pas question de retourner dans les cales, où régnait une odeur infecte de vomi. Nous sommes partis voir les cuistots du bateau en leur demandant s'il n'y avait pas des pluches ou du nettoyage à faire et là on a été reçu comme des rois. Après avoir fait les peluches et la vaisselle nous avons eu droit chacun à un énorme bifteck avec des frites à volonté et des fruits en dessert et un bon coup de rouge. Après la traversée nous sommes arrivés à Alger où on nous a conduit à l'infirmerie pour recevoir le vaccin contre la fièvre jaune. Ensuite on nous a classé par destinations et conduits dans le train.

Pour moi, c'était direction Bougie [Béjaïa], 57^{ème} R.I. , 5^{ème} Compagnie.



D'abord regroupés en bases arrière à la CCS d'Akoas en attendant qu'un convoi de ravitaillement me monte à Mouzaïa au PC de la compagnie, après avoir parcouru vingt-cinq kilomètres de piste où souvent les camions sautaient sur des mines artisanales placées par les hommes du F.L.N. qui en profitaient pour tirer quelques coups de feu avant de disparaître dans le djebel.



TEMOIGNAGE DE MARCEL BONHOMME DU 16 MAI 2018

Ce n'est qu'après plusieurs heures tantôt en camions, tantôt à pieds et sans armes, que nous rejoignons les camarades qui étaient descendus en protection du convoi et à partir de ce moment nous terminons le voyage en camions. Seule l'escorte était armée et les T6 (avions de combat à hélices)



Un T-6 G2 de l'escadrille « Le Petit Prince » basée à Mecheria avec un détachement à Aïn Sefra. En reconnaissance à vue (RAV) vers Aïn Sefra. Les appareils semblent bien fatigués (Photo Sylvain Forge, prise en déc. 60).

Les Nord American AT-6 «Texan» sont certainement les avions les plus connus de toute la guerre d'Algérie et ils furent et de loin les plus nombreux à être utilisés. Mais au départ, le AT-6 ou T-6 "Texan" n'était qu'un avion d'entraînement avancé destiné au pilote de chasse, ce qui pour nous explique sa couleur jaune. Cette couleur bien reconnaissable était choisie pour éviter les collisions, en rendant les appareils plus visibles. Certains appareils livrés plus tard ont volé avec une livrée métal naturel. (Note Nelly DURAND)

décrivaient des cercles au-dessus du convoi jusqu'à son arrivée au poste.

Le T6 de nom de code radio « Baron » est un biplace à moteur à hélice d'une incroyable maniabilité dont l'équipage se compose d'un pilote et d'un navigateur et dont le bruit du moteur est si caractéristique que n'importe quel ancien d'Algérie est capable de le reconnaître parmi cent. L'armement se compose de deux canons de 30 m/m, un dans chaque aile et d'une douzaine de roquettes accrochées sous les ailes. Leur tactique consiste, après un tour de reconnaissance au-dessus des belligérants et la confirmation de la position, par radio, de faire feu sur l'ennemi. A leur second passage et en piqué il commence à tirer une vingtaine de mètres avant nous en venant par derrière ce qui fait que nous recevons les douilles des obus et des empênages de roquettes. C'est assez flippant la première fois. Ces avions servent pour la protection des convois de ravitaillement, pour larguer le courrier l'hiver quand les pistes sont coupées et pour les accrochages sérieux dans les compagnies. A ma connaissance jamais un commando n'a fait appel à leur service. C'est un avion capable de suivre le cours de l'oued à une altitude d'une vingtaine de mètres y compris dans les gorges. Il y a cinq ou six ans (2012/2013) un de ces avions a survolé Saint Philbert de Bouaine un matin vers onze heures, il venait de la Bretagne et se dirigeait vers le Sud. Après en avoir parlé avec Titide, (Grousseau Aristide, son ancien voisin et ancien d'Algérie) il me dit l'avoir entendu et vu lui aussi. Les avions intervenaient toujours par deux voire très rarement par quatre ; Lors d'un accompagnement de convoi de ravitaillement de la cinquième compagnie, le commando F.L.N. du secteur qui avait miné la piste et accroché vivement les sections en protection a touché un de ces T6 d'une balle dans un cylindre du moteur malgré tout pu rentrer à Bougie escorté par le deuxième avion, le commando F.L.N. était embusqué dans une maison abandonnée en bordure de la piste, à environ deux kilomètres à l'est du moulin de Maoui. Nous avons eu un harki de tué. (Partie complétée par Marcel Bonhomme)

Nous étions en tenue 46 (tenue de sortie) avec notre sac de paquetage et sans armes. A notre arrivée un comité d'accueil nous attendait. Il était composé du capitaine Bravard commandant la 5^{ème} Compagnie et des anciens qui n'étaient pas sortis en protection du convoi. Après les présentations, un lit où poser notre barda nous a été attribué et un repas nous a été préparé. A la tombée de la nuit, deux demies sections de quinze hommes chacune, se préparaient pour partir en embuscades dans les gorges de N'Tgougaine sur l'oued Djemaa entre la cote 508 et la cote 382. Comme il lui manquait un homme, le sergent Porter est entré dans la chambrée, m'a pris par le bras et m'a donné un fusil MAS 49, une cartouchière et m'a demandé de le suivre. J'ai eu beau protester que j'étais en tenue de sortie, j'ai dû m'exécuter et suivre les autres. Nous allions sur renseignements, pour intercepter des chefs F.L.N. qui se déplaçaient entre la septième et la cinquième compagnie pour assister à une réunion et récupérer des fonds qui avaient été collectés par une collecteuse qui habitait dans un village situé sur le territoire de la compagnie.

Je faisais partie de la seconde embuscade commandée par le Sergent Porter, alors que la première était commandée par le Sergent Jouanet. Ce que nous ne savions pas c'est que les deux embuscades étaient face à face suite à une erreur de position du sergent Jouanet qui aurait dû être à une trentaine de mètres en aval sur la rive gauche de l'oued et nous avec le sergent Porter, nous étions bien à notre place sur la rive droite. Les gorges se composent à cet endroit de l'oued au centre et d'une bande de terrain plate de quinze à vingt mètres de chaque côté. Les chefs F.L.N. sont arrivés comme prévu par l'aval et se sont engagés dans l'embuscade, donc à quelques mètres de nous et là ça s'est mis à tirer de partout. Je me trouvais à côté d'un brave garçon de plus d'un mètre quatre-vingts et de cent dix kilos environ qui m'a sauvé la vie. Le garçon s'appelait Claude Ginoux. Je ne connaissais pas le fonctionnement du fusil MAS 49 que j'avais dans les mains.



Le fusil semi-automatique de 7,5 mm - MAS modèle 1949-56

En Allemagne où j'avais fait mes classes nous disposions uniquement de fusils américains USM 1 ou « Garand » dont il suffisait de tirer la culasse vers l'arrière et de laisser revenir seule alors que sur le MAS 49 que j'avais il fallait repousser la culasse vers l'avant, ce que je n'avais pas fait et je me suis retrouvé avec une cartouche en travers de la chambre et que je n'arrivais ni à faire entrer, ni à ressortir. Mon camarade Ginoux m'a pris le fusil des mains et d'un grand coup de poing a fait entrer la cartouche avant de me rendre le fusil. Comme un bleu que j'étais voulu me lever pour tirer, heureusement mon camarade m'a tiré violemment par le bras pour que je baisse juste au moment où une rafale de traceuses tirée d'une beretta m'a passée au-dessus de la tête. Et pour couronner le tout, le capitaine Bravard s'est mis à tirer avec le mortier de 120, heureusement avec deux obus fumigènes pour nous appuyer et ensuite des obus réels. Nous avons dû nous replier rapidement pour éviter les obus de mortier qui pleuvaient parmi nous. Premier jour à mon affectation, premier embuscade et baptême du feu. Ça faisait bien beaucoup pour un premier jour. Au retour au poste, la capitaine nous attendait et ses premières paroles pour moi ont été : « Alors, ça fait quoi la première fois ? » Je ne peux pas dire, mais sur le coup, je n'ai pas eu le temps d'avoir peur, mais je n'ai pas fermé l'œil de la nuit et c'est seulement au matin, après avoir repensé ce que je venais de vivre que j'ai eu peur. Résultat de l'embuscade nous avons un blessé grave qu'il a fallu ramener, un F.L.N fait prisonnier et un autre mort et sans doute plusieurs blessés que nous n'avons pas retrouvés. Les jours suivants chacun a reçu son armement et son affectation. Ensuite nous sommes allés conduire ceux qui étaient envoyés dans des postes avancés, c'est-à-dire en dehors du PC de la compagnie à Mouzaïa.

Pour les hommes en poste dans les compagnies la vie est monotone entre les tours de garde, la lecture, les patrouilles, le nettoyage des armes, les corvées de sable et gravier, que l'on allait extraire des oueds pour les travaux de maçonnerie et le foyer pour ceux dont les parents envoyaient un petit mandat ou un petit colis de temps en temps. Pour le nettoyage des armes, c'était devenu indispensable notre vie en dépendait. Pour la nourriture, ça n'était pas folichon. Les caisses de viande reçues une fois par mois lors du convoi de ravitaillement provenait de Redon d'où elles étaient parties pour l'Indochine puis revenues en Algérie. Sitôt arrivées, sitôt ouvertes et passées à la cuisson, sinon en moins d'une heure, la viande devenait toute bleue. Le poste de Mouzaïa n'avait pas l'électricité et seul un groupe électrogène assurait une heure de courant par jour, tant qu'il restait de l'essence. Pour la boisson, nous allions chercher de l'eau à la source, quant au vin, c'était des sachets de poudre que le cuistot vidait dans un fût et brassait avec un manche à balai. Cette mixture vidée sur du béton le transformait en arc en ciel. Le matin, après le réveil au clairon et la montée des couleurs, on n'entendait plus que le cri des ânes et les aboiements des chiens. En dehors du poste, la montagne, les kabyles montés sur leurs ânes et suivis de la « fatma » ployée en deux sous un énorme fagot de bois plus lourd qu'elle. Aucun européen ni aucun véhicule, c'est la désolation complète.

Après quelques semaines au PC et dès le premier convoi de ravitaillement, le capitaine m'a envoyé effectuer mon peloton de sous-officier afin d'assurer la relève de ceux en poste et qui approchaient de la quille. Je me suis donc retrouvé au Château Cailla en bordure de la route nationale N°9 entre Bougie et Sétif. C'était une riche demeure d'un gros colon rentré en métropole. Le règlement militaire était rigoureux et le lieutenant Burnet et son adjoint le sous-lieutenant Pantinel se chargeaient d'y veiller. Quant aux sous-officiers d'encadrement, étant des appelés du contingent, ils étaient plus cools. Une petite anecdote : Je me souviens d'un camarade de promotion qui s'appelait De Kersabiec et qui avait fait les EOR (Elève officier de réserve) mais qui était ressorti simple caporal et se prenait malgré tout pour un supérieur du fait de particule. Le lieutenant Burnet qui n'aimait pas les gomeux s'en pris à lui un matin au rassemblement pour la montée des couleurs. Il lui demanda de sortir du rang et de se mettre au garde à vous, puis il dit : « De Kersabiec, demain matin, de bonne heure et de bonne humeur, de corvée de chiottes ». Puis entre les cours tactiques et d'armement et les tours de garde et les travaux d'entretien les jours s'écoulaient. Nous devions assurer la garde et la dépense de la station de pompage qui alimentait en eau potable toute la ville de Bougie.



Station de pompage eau potable à Bougie

Ceux qui étaient maçon, comme moi, nous avons construit des cuisines en maçonnerie.



Photos Marcel Bonhomme

Construction de la cuisine par les maçons



Au fond, on distingue la « roulante »

A plusieurs reprises les F.L.N. ont essayé de pénétrer à l'intérieur de la station soit pour la faire sauter soit pour essayer d'empoisonner la nappe. C'est pourquoi nous étions lourdement armés : mitrailleuse 127 mortier 120 canon de 75 sans recul monté sur une jeep en plus de l'armement individuel. Souvent nous étions appelés en renfort en pleine nuit.

La nuit les sangliers venaient à quelques mètres des barbelés qui entourait le château pour y chercher à manger et comme nous n'avions que très rarement de la viande fraîche, il était tentant d'en tuer un de temps en temps. Nous avons confectionné de collets avec des câbles de freins de moto, mais les filins d'acier n'étaient pas assez solides. Nous avons donc monté un ingénieux système qui consistait à ployer à plusieurs une grosse branche, d'y attacher dessus le collet et à l'aide d'une chevillette fixée sur un poteau et reliée par une ficelle à une fusée éclairante qui partait dès qu'un animal était pris. Malheureusement le temps de se lever et de se rendre sur place il était trop tard. C'est alors que j'ai eu l'idée de piéger une grenade quadrillée reliée à la ficelle et attachée sur le poteau à une trentaine de centimètres du sol. A partir de ce jour nous avons mangé du sanglier assez régulièrement. Lorsque nous étions de garde il fallait être vigilant et surtout ne pas s'endormir, la vie de tout le monde en dépendait. Le lieutenant faisait des rondes et une nuit il a trouvé une sentinelle en plein sommeil. Il réveilla tout le monde puis conduisit le fautif à une centaine de mètres du poste en dehors des barbelés et lui mit une grenade dégoupillée dans chaque main et, ce jusqu'au lendemain matin. Les lieutenants Burnet et Fantinel avaient fait la guerre d'Indochine et employaient souvent des méthodes expéditives plus ou moins réglementaires. Il y a eu deux sous-officiers du contingent tués dans des circonstances plus ou moins mystérieuses en manipulant des grenades. Le temps de mon peloton de sous-officier, nous avons eu quelques accrochages avec des groupes du F.L.N. qui se positionnaient au château Poisat à environ un kilomètre du château Cailla



Château Poizat

Sur un petit promontoire qui surplombait la route nationale N°9 reliant Bougie à Tichy. Nous allions un jour sur deux, en bord de mer où nous faisait nager un kilomètre, en survêtement et chaussures de basket pour nous maintenir en forme. Une bouée était placée à cinq cents mètres et il fallait en faire le tour avec, pour seule surveillance, un instructeur dans une pirogue à rames. Mon peloton terminé, je suis retourné à ma compagnie Mouzaïa, où le capitaine Bravard m'attendait avec impatience pour confier le commandement de la première section et me nommer caporal pour un mois seulement, la nomination aurait dû être effectuée deux mois plus tôt, puis sergent. J'aurais dû attendre d'être nommé sergent avant de commander la section, mais les sergents Porter et Jouanet ayant été libérés, il fallait les remplacer. Nous réalisions des missions humanitaires et de protection des civils. Visites de villages, protection des marghères, lors du référendum pour ou contre l'Algérie française nous assurons la protection des bureaux de votes et là j'ai constaté une grosse anomalie dans un bureau. Il y avait bien deux piles de bulletins, mais comme les gens ne savaient ni lire ni écrire, les responsables du bureau avaient mis deux piles de oui et aucune de non. J'ai voulu faire remarquer la chose mais on m'a mis dehors, en me disant que j'étais là pour la protection et rien d'autre.

Le capitaine avait fait construire (par les hommes du contingent) une école, en dehors des barbelés, pour accueillir les enfants des villages avoisinants. L'instituteur était un appelé nommé Auguin et originaire de Luçon en Vendée où il enseignait dans le privé. Lors d'une permission qui s'est éternisée cinq semaines j'ai dû le remplacer et en plus je donnais des cours du soir d'un groupe d'une dizaine d'adultes qui voulaient apprendre le français et savoir compter correctement. Ces mêmes personnes avaient demandé à Auguin, mais celui-ci avait refusé.



Ecole de Mouzaïa, la cour de récréation
48 élèves, au centre en bas Marcel Bonhomme

La classe comprenait une bonne cinquantaine d'enfants, filles et garçons. Un jour, le père d'une fillette de neuf ans est venu me trouver pour me dire que sa fille ne reviendrait plus à l'école parce qu'il la mariait à un de ces voisins à qui il l'avait promise. Quoi dire ? C'était leur coutume. J'en ai simplement avisé le capitaine. L'école était située en dehors du poste, de l'autre côté de la piste. Un jour, suite à un accrochage ayant causé la mort de quatre appelés sur le secteur de la septième compagnie une grosse opération de ratissage dans ce secteur fut organisée, nécessitant un maximum d'hommes de la septième et la cinquième compagnie. Le capitaine a pris l'initiative de ne laisser que deux hommes pour défendre le poste de Mouzaïa, un à l'école, donc moi et un au poste à savoir le responsable du foyer. J'avais eu l'ordre d'emporter mon PM avec ses cartouchières et une caisse de grenades défensives et de les placer sous mon bureau pour les mettre hors de la vue des élèves.

Même à la harka il ne restait personne et je n'ose même pas penser à ce qui se serait passé en cas d'attaque. A son retour de permission, Auguin l'instituteur a repris son poste et moi, j'ai hérité de la harka pendant la permission du sergent-chef Akafeska, qui lui était militaire de carrière et avec qui je m'entendais très bien. La harka se composait de soixante hommes de troupes, quatre caporaux, deux sergents et un sergent-chef, tous musulmans. Nous sortions en patrouille tous les jours, mais une section à la fois seulement. Ce qui veut dire que les harkis sortaient un jour sur deux et moi tous les jours si bien qu'au bout de quelques jours, je n'en pouvais plus. J'avais beau leur dire « doucement », ils marchaient de plus en plus vite (sans doute pour me tester). Alors sans réfléchir, j'ai pris une décision qui aurait pu être lourde de conséquences si un observateur nous avait aperçu. J'ai ordonné : « tous en colonne par un, direction Her- Haït, c'était un village abandonné sur une crête en zone interdite où l'on ne s'aventurerait pas à moins d'un bataillon. Nous sommes montés jusqu'à la crête, moi en deuxième position, heureusement sans rencontrer personne ni avoir été repérés. Les zones interdites étaient des djebels affectionnés des F.L.N. et c'est pour ça que personne ne devait s'y trouver. A partir de ce jour, j'ai fait ce que je voulais de mes harkis, mais lorsque j'en ai parlé au capitaine, je me suis fait remonter les bretelles. Les harkis qui m'avaient accompagné ce jour-là ont parlé en disant que j'étais un fou et qu'ils avaient été obligés de me suivre. C'est ce jour -là que les camarades m'ont baptisé « le baroudeur ».

Le sergent-chef Peronet nous avait pourtant souvent dit : « il faut vingt ans pour fermer un homme, mais il suffit d'une seconde pour le détruire, souvenez-vous-en : « A vingt ans on se croit indestructible jusqu'à ce que l'on voie des camarades tomber à côté de soi. Le capitaine Bravard qui était un touche-à-tout et aurait été mieux dans le génie que dans l'infanterie, utilisait au mieux les compétences de ses hommes et c'est pourquoi je me suis retrouvé à réaliser des franchissements d'oueds avec des gabions. J'ai eu beau prévenir que leur existence ne durerait que jusqu'au premier orage, des tonnes d'arbres entiers et d'énormes blocs de pierre étant charriés par l'oued, il ne voulut rien savoir. Après cette expérience catastrophique, nous avons recommencé, mais cette fois en intercalant d'énormes buses en béton entre les gabions. Ensuite il a décidé de créer un poste avancé au village abandonné de Manzekouane dans une zone où régnait une grande effervescence F.L.N. Ce village se situait sur un promontoire rocheux accessible d'un seul côté, mais dont les flancs étaient couverts d'oliviers plusieurs fois centenaires qui permettaient d'arriver au village sans être vu. Il fallait donc absolument les abattre pour dégager la vue sur trois côtés.



Village de Manzekouane avant déboisement au col de Sidi Chaban à la naissance de l'oued Djabira

. Photo Marcel Bonhomme

Pour cela il fit appel au génie qui détacha un caporal avec tout le nécessaire pour exécuter le travail rapidement. Une escorte est venue en protection du convoi et dans cette escorte se trouvait Gérard Choblet un gars de Saint Philbert de Bouaine avec qui je suis allé à l'école. Comme quoi le monde est

petit. Il était en poste à quelques dizaines de kilomètres à vol d'oiseau, mais à une cinquantaine par la piste. J'étais en détachement avec deux sections de harkis, sous les ordres du lieutenant Claude, pour préparer la construction de miradors et déboiser les flancs du village. J'étais chargé de recruter des maçons parmi les civils pour exécuter les travaux. J'ai travaillé avec le caporal du génie pour exécuter le déboisement. A l'aide de « plastic » et de cordeaux détonants nous faisions sauter tous ces magnifiques oliviers par séries de dix. Ensuite un bull a tout poussé au fond de l'oued.

La routine, c'était la visite des villages et de leurs chefs, les embuscades, les fouilles de villages sur renseignements, les protections de convois et le ravitaillement de postes avancés, tel que Tizi el Had où se trouvait un sergent engagé et une vingtaine de harkis à plusieurs heures de marche à flanc de montagne sur des pistes à mulets. Tout survol des djebels était interdit de jour comme de nuit sauf pour les avions ou hélicos militaires en mission ou en opérations. Une nuit un avion non identifié, a survolé le poste de Mouzaïa et les villages avoisinants, puis a lâché trois parachutes au-dessus de Taguemount

Le gradé de quart a réveillé le capitaine, qui lui me réveilla et me demanda de partir avec mes hommes, deux mules de la harka et leurs muletiers pour récupérer les parachutes et les ramener au poste avec leurs cargaisons. J'ai fait très rapidement pour essayer d'arriver avant les destinataires. Heureusement nous sommes arrivés les premiers et avons repéré facilement les trois grandes corolles blanches des parachutes en soie. Après avoir chargé rapidement les mules nous sommes rentrés au poste sans trouver âme qui vive. Je pense que le largage n'a pas été fait au bon endroit. Il y avait une caisse de fusils et deux caisses de munitions. J'ai pensé pouvoir garder un parachute pour moi. Mal m'en a pris, lorsque j'ai remis seulement deux parachutes au capitaine il m'a dit : « il faut retourner, il en manque un. » Après avoir fait mine de retourner à la harka, j'ai rendu le troisième en disant que je l'avais oublié. Pas question de retourner pour tomber cette fois sur les destinataires. Au convoi de ravitaillement suivant le vaguemestre qu'était un copain et à qui j'en avais parlé, m'a dit : « Ton parachute est parti avec les deux autres, destination Carcassonne chez le capitaine Bravard. » A quelques centaines de mètres, voire un kilomètre de Mouzaïa, il y avait un village du nom de Taguemount où tous les hommes étaient partis et où presque toutes les femmes étaient enceintes. Seul un vieux chef veillait sur le village. Les hommes venaient la nuit pour voir leurs femmes. C'est pour cela que nous allions souvent en embuscade de nuit à l'entrée du village soit côté ouest soit côté piste au premier lacet. Une nuit alors qu'il faisait un superbe clair de lune, je me rendais avec douze hommes et une dizaine de harkis pour tendre une embuscade

A l'entrée du village côté oued, lorsque nous sommes tombés nez à nez avec les hommes du F.L.N. qui venaient voir leurs femmes. S'en suivit une brève fusillade et quelques grenades. Au moment d'essayer de les poursuivre, j'ai senti quelque chose qui coulait dans ma chaussure gauche et après avoir passé ma main, j'ai vu que c'était du sang.

De retour au poste, j'ai posé ma chaussure et ma chaussette et à l'aide de ma dague j'ai enlevé tous les éclats de grenade que j'ai pu et j'ai arrosé le tout avec un petit flacon d'eau de vie que j'avais gardé d'une boîte de ration, sans mentionner les faits dans mon rapport. Depuis, j'ai bien regretté, car en 2015 j'ai encore retiré un éclat qui est ressorti de ma cheville. Le secteur était vraiment maudit puisqu'une autre nuit lors d'une autre tentative d'embuscade avec un autre sous-officier à qui il est arrivé la même aventure qu'à moi, mais lui il est rentré en laissant sur place un de ses hommes, le lance grenade Compain et c'est encore moi à dû aller avec mes hommes tenter de le retrouver et de le ramener si possible sain et sauf car lui était incapable de retourner. Comme je m'attendais au pire, le camarade Compain était arrivé de la veille, je suis passé en tête de colonne jusqu'à l'endroit où avait eu lieu la fusillade. J'ai aperçu Compain couché dans le fossé cramponné à son fusil avec une grenade au bout du canon. Je l'ai appelé par son nom et lui ai dit qu'il ne craignait plus rien, mais il était incapable de parler et se cramponnait toujours à son fusil qu'il pointait vers moi. J'ai dû lui arracher des mains et le relever par le bras. Il tremblait de tous ces membres. Il a fallu

le tenir jusqu'au poste où nous sommes revenus sans encombre. C'est là que je me suis aperçu qu'on l'avait échappé belle, il [avait] placé une grenade au bout de son canon sans l'avoir dégoupillée et avait introduit dans la chambre, une cartouche à balle au lieu d'une cartouche feuillette. S'il avait appuyé sur la détente, nous étions tous morts. Il est resté plusieurs semaines sans sortir du poste et sans monter aucune garde. Une nuit Adrar, le chef du village de Taguemount N Béou (il était soupçonné à raison, de renseigner et de donner des armes au F.L.N.) est venu au poste et la sentinelle l'a laissé entrer (ce qui était une faute grave, il aurait dû appeler le gradé de quart, qui aurait réveillé le capitaine). Le fameux Adrar entré a dit au capitaine les fellaghas étaient dans son village demandant de l'argent et des moutons. D'après lui ils étaient trois et il fallait que l'on intervienne. Puis, erreur monumentale, le capitaine l'a laissé repartir avant de me réveiller pour m'ordonner de partir avec mes hommes pour les intercepter. Pressentant une embuscade, j'ai demandé où était Adrar pour le faire passer devant nous et là le capitaine m'a dit qu'il l'avait laissé repartir. Heureusement que mon chien personnel, un berger allemand que j'avais nommé « Samy » était là. Il m'accompagnait à chaque sortie et battait le terrain devant nous, lorsqu'il sentait un danger il revenait rapidement vers nous sans aucun aboiement et me tirait par le pantalon.



Samy (Photo Marcel Bonhomme)

Nous partîmes donc pour Taguemount N Biou où de nombreux gros rochers bordaient la piste à l'entrée du village. Cachés derrière ces rochers une bonne vingtaine de F.L.N. nous attendait. Alors que nous approchions de ces rochers « Samy » est revenu vers moi et m'a pris par le pantalon. J'ai eu juste le temps de crier à terre qu'une fusillade nourrie éclata dans notre direction. J'ai dû faire usage du lance patates et du FM pour nous dégager. Nous étions juste sous une ligne haute tension et une des grenades à fusil a sectionné un des câbles provoquant une gerbe de feux et privant d'électricité toute la ville de Bougie. Le lendemain matin lorsque nous sommes retournés au village en protection pour que les gars réparent la ligne électrique et en même temps pour demander des explications au chef Adrar, il n'était plus là. Il était parti avec les F.L.N.

De temps en temps, lors de la montée des couleurs, le piquet d'honneur se faisait tirer dessus depuis la cote 732. Le capitaine fit construire des murs en maçonnerie en forme de margelle de puits autour des mortiers de 120 m/m et de 60 m/m. Après des tirs de réglage, les charges et les inclinaisons des mortiers ainsi que la direction furent inscrits sur ces murettes. A la première fusillade venue de la 732, la réponse fut si rapide et si précise que plus jamais les F.L.N. n'eurent envie de s'y risquer. Dans ce secteur de l'oued de Djabira il y avait une section de commando F.L.N. , habillés comme nous avec soit le béret vert comme la légion soit la casquette camouflée et l'armement identique au nôtre, FM 24/29 , lance grenades à fusil, PM et même foulards de couleur (aussi appelés dossards dont nous changions de couleur pour que l'aviation puisse nous reconnaître en cas d'accrochage. Le capitaine avait projeté la construction d'une piste pour véhicules afin de relier Mouzaïa à Ifoughalene. Il m'avait demandé de faire les relevés topographiques mais ça ne m'emballait pas et j'en avais marre d'être si loin de toute civilisation et ravitaillé une fois par mois, voir même plus l'hiver quand la piste était coupée par des effondrements et que le courrier nous était largué par les T6 (indicatif Barron). J'ai appris plus tard que ce projet avait été réalisé, pour la topographie par le sergent Serge Frolin qui

fut nommé chef de poste à Ifoughalene en remplacement de mon camarade le sergent Claude Ginoux qui fut tué dans une embuscade montée par des F.L.N. Souvent nous faisions des fouilles de villages (toujours sur renseignements) et lors de l'une d'elles il a été trouvé 4 000 francs dans la partie la plus intime d'une collecteuse de fonds, roulés dans du plastique. Elle avait dû être surprise par notre arrivée et n'a pas eu le temps de trouver une autre cachette sachant que tout était retourné et fouillé méticuleusement. Nous savions qu'elle collectait des fonds mais jamais nous n'avions réussi à les trouver. C'est dans ces moments-là que le colonel Santos Cottin commandant le 57^{ème} RI décida de former un commando de chasse, uniquement avec des volontaires en promettant quatre jours de repos pour deux jours d'opération et d'installer ce commando à Acherchour, en bord de la route nationale N°9 entre Bougie et Sétif. L'offre alléchante. J'ai donc fait ma demande de mutation pour rejoindre cette unité et je l'ai remise au capitaine qui l'a immédiatement mise au panier en me disant : « voilà ce que j'en fais de votre demande. J'ai dû attendre que le capitaine parte en permission et refaire une demande pour la donner au lieutenant Claude qui l'a fait suivre et c'est ainsi que je me suis retrouvé au commando de chasse C57 à Acherchour à une centaine de mètres de la mer. J'ai revu le capitaine à Aokas en base arrière alors qu'il rentrait de permission pour rejoindre la cinquième compagnie à Mouzaïa alors que moi, je rejoignais le C57 à Acherchour. Il m'a demandé ce que je faisais là et lorsque je lui ai dit où j'allais il a seulement dit : « J'espère que vous ne regretterez pas. »



Camp d'Acherchour vue des hauteurs Photo Marcel Bonhomme



Je fus affecté à la première section, comme adjoint à l'adjudant Michel Voituret. Le commando se composait de trois sections (une compagnie) la section commandement sous les ordres du lieutenant Hénou, la première section sous les ordres de l'adjudant Voituret et la deuxième section sous les ordres du sous-lieutenant Le Kaher (un appelé) le lieutenant Hénou qui était chef du commando venait des renseignements et avait amené avec lui toute sa harka qu'il avait placé dans les trois sections ce qui lui permettait de contrôler l'ensemble du commando. Après quelques jours de tranquillité relative pour l'installation et l'organisation du poste, les choses sérieuses ont commencé. Nous avons commencé à enchaîner les opérations et les accrochages, mais sans les jours de repos promis. Nous étions sur le terrain neuf jours sur dix. La journée en « chouf » (observation) et la nuit en embuscade suivant ce que nous avions observé la journée. Mouvements ou pas, à tel ou tel endroit. Il en fut ainsi jusqu'à ce que la légion basée à Bougie nous voulût à ses

côtés. C'est là que nous avons appris que notre commando n'avait fait l'objet d'aucune autorisation de formation par les officiers supérieurs et que nous étions tout simplement des clandestins. Le commando C57 avait [été] créé pour intervenir uniquement sur le territoire du 57^{ème} régiment d'infanterie. A partir de ce jour tout a changé à commencer par le nom V61 au lieu de C57, ensuite le paquetage puis le doublement des munitions de chaque homme et enfin les missions de plus en plus loin avec transport en « bananes » ou en Sirkorsky sur les lieux d'accrochages sérieux dans n'importe quel endroit.



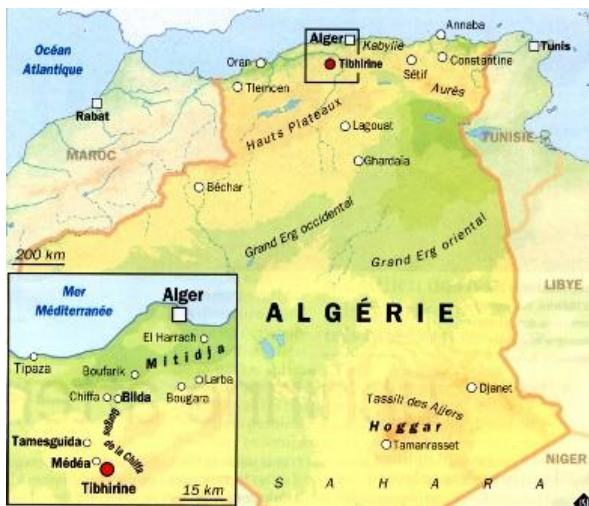
www.netmarine.net

Photo © 31F

La légion une arme à part où la bravoure est le maître mot où tous les hommes sont des frères. C'est là et là seulement, que j'ai vu un colonel porter son sac à dos comme tout le monde. Lors des opérations, nous pouvions rester trois, quatre, voire cinq semaines sur le terrain, sans rentrer au poste, nous ravitaillant en rations pour quatre jours, la nuit dans des postes avancés avec un mot de passe connu seulement le jour même par les sentinelles des postes avancés et les chefs de section du commando. Pour l'eau potable on se ravitaillait à des sources, la nuit. A chaque fois une dizaine d'hommes ramassait les bidons de toute la section et partait à la source. Aussitôt arrivés huit hommes se plaçaient en protection et les deux autres remplissaient les bidons. Ensuite nous revenions rejoindre les camarades pour distribuer les bidons pleins. Bien sûr toujours avec un mot de passe pour éviter de se tirer dessus. Un jour l'adjudant Voituret a été exempté de crapahutage à cause de ses rhumatismes et placé dans un bureau à Bougie. A compter de ce jour, et n'ayant

personne pour le remplacer, le lieutenant Hénon me nomma chef de la première section et comme le commandant de la légion ne voulait pas de sergent de contingent comme chef de section, j'ai eu obligation de porter les galons de combat de sergent-chef. Lors d'une opération où nous avons fait un prisonnier F.L.N. , nous avons appris par celui-ci que les sergents Ginoux et Bonhomme avions la tête mise à prix par le F.L.N. (d'où l'embuscade qui a tué mon camarade Ginoux). Le lieutenant Hénon a fait paraître une circulaire m'interdisant de sortir du poste sans être armé. Nous ne disposions que d'un seul PA pour un officier et sept sous-officiers, aussi le lieutenant m'a vivement conseillé de faire une demande de port d'arme et de la lui remettre, puis d'acheter une arme personnelle. Ce que je fis ayant obtenu le port d'arme dans les vingt-quatre heures.

Parmi les nombreuses opérations auxquelles j'ai participé, il y en a eu une au Monastère de Tibhirine.



Monastère de Thibirine - Algérie

Les bananes sont venues nous prendre au poste et nous ont emmené jusqu'au monastère. A l'approche de celui-ci, nous avons vu les F.L.N. courir en-dessous de nous et se diriger vers l'entrée. Interdiction formelle de tirer de l'hélico de peur qu'ils répliquent et abattent la banane. Après avoir fait du surplace à quelques centaines de mètres, nous avons pu sauter à terre et ensuite nous diriger

vers l'entrée pour fouiller les lieux mais à la porte un frère nous a interdit d'entrer en disant : « Ici c'est un lieu de recueillement où les armes ne sont pas les bienvenues. » Nous étions trois sections de légion, les trois sections du commando V61 plus une section de parachutistes. Le commandant de la légion qui dirigeait l'opération donna l'ordre d'encercler le monastère et d'attendre en se positionnant sur toutes les pistes d'accès. Nous sommes restés planqués trois jours et deux nuits sans que rien ne se passe, en apparence (les F.L.N. connaissant parfaitement le terrain on dut s'échapper de nuit sans se faire repérer et à leur tour nous ont attendu sans se faire voir). Au bout du troisième jour, à la tombée de la nuit, ordre fut donné de faire mouvement pour rejoindre des camions qui devaient nous reconduire à nos postes respectifs, mais sans donner l'endroit du rendez-vous. Dans ce cas il est impératif de suivre en silence, celui qui est immédiatement devant soi et de ne s'arrêter que sur ordre, comme le cas présent pour faire le plein des bidons à une source dans un village abandonné que nous devons traverser. Au moindre incident sur la colonne par les mots : « ça ne suit plus jusqu'à ce que ça arrive au commandant et qu'il fasse stopper et donne l'ordre d'envoyer des hommes (les plus près de la rupture) pour voir ce qui se passe. Nous venions de traverser un village abandonné la colonne a stoppé comme elle l'avait fait à chaque section qui nous précédait, pour que l'on puisse remplir les bidons. Après avoir mis les hommes de ma section en protection autour de la source deux hommes firent le plein des bidons, comme à l'habitude et les avoir redistribués à tous les hommes. Puis nous repartons quelques dizaines de mètres plus loin et nous nous arrêtons à nouveau pour que la section de parachutistes qui terminait la colonne puisse en faire autant. Au bout d'un moment ne voyant personne venir, j'ai envoyé : « ça ne suit plus » jusqu'à ce que ça arrive à l'autorité qui envoya un message radio au lieutenant Hénon pour qu'il m'envoie avec mes hommes voir ce qui se passe. C'est là que nous avons découvert l'horreur, tous les paras étaient égorgés et nus autour de la source et toutes les armes avaient disparues. Après avoir eu mon rapport, ordre fut donné que je reste avec mes hommes pour veiller les corps toute la nuit, jusqu'à ce que les hélicos viennent les chercher, les camions ne pouvant pas attendre. C'est une nuit atroce, longue, comme une semaine, qui commença, sachant que nous n'étions que trente hommes seulement, en territoire inconnu et que des dizaines de F.L.N. étaient sans doute autour de nous avec l'armement des trente paras. Tous les hommes étaient en alerte jusqu'au matin et à l'arrivée des hélicoptères. Après avoir chargé les dépouilles des trente morts une carte de la région me fut remise avec l'ordre de rejoindre un poste avancé, par nos propres moyens, les hélicos étant pris pour une autre mission.

Au commando à Acherchour, la vie est variée, mais malheureusement pas souvent. En dehors de la garde, nous allons nous baigner en mer, à la pêche à la grenade offensive, qui provoque une gerbe d'eau de plus de dix mètres de haut tuant tous les poissons qui se trouvent à proximité. Nous les récupérons pour les manger. Nous allons aussi à la chasse au sanglier pour avoir un peu de viande fraîche. Nous allons aussi, mais de nuit, cueillir quelques oranges et enfin, mais rarement au cinéma à Bougie. Nous mangeons sainement et surtout du frais, mais seulement les rares jours où nous sommes au poste, le reste du temps, soit neuf jours sur dix en moyenne, nous n'avons que des boîtes de rations dont le menu ne varie que très peu : sachets de soupe, viande bouillie en gelée, concrète de fruits, café soluble, cachets de sel, cachets pour purifier l'eau (deux heures à attendre), et en guise de pain les fameux biscuits « la Pampa » qu'il était impossible de faire tremper tant ils étaient durs. Seul un marteau pouvait les réduire en miettes. Avec un tel régime sans vitamine C tous les européens du commando ont attrapé le scorbut et perdu plusieurs de leurs dents. Je suis le seul à ne pas l'avoir eu parce que je mangeais des cives, des échalottes ou des oignons chaque fois que j'en trouvais dans des champs. Je me suis assez fiché de moi, mais je n'en avais que faire.



Marcel Bonhomme en tenue de commando

Au cours d'une autre mission, sur renseignement, mon commando, le V61 ratissait le djebel Amedoun. Nous avançons en ligne, un homme tous les cinq à six mètres, lorsque je suis tombé dans une grotte dont l'entrée était dissimulée par des bruyères. Heureusement pour moi, il n'y avait personne. C'était la cache d'armes que nous cherchions. Nous avons découvert un véritable arsenal : deux fusils de guerre en parfait état, trois autres en cours de réparation, deux fusils de chasse, dix PA et révolvers dont un « luger allemand », deux machines à écrire et de nombreuses pièces d'armes. Nous sommes rentrés au poste après cette belle prise. Le lieutenant a eu des félicitations de son supérieur. Tout ce qui avait été récupéré est parti au PC du bataillon où à leur réception et après lecture de mon rapport ils se sont aperçus qu'il manquait une arme de poing. J'avais gardé le Luger pour moi alors que je l'avais compté sur mon rapport. J'ai dû le rendre en disant qu'il avait été oublié lors du chargement.

Toujours sur renseignements, opération de nuit en hélicos, pour intercepter des chefs F.L.N. qui tenaient une réunion dans le village de Tizi ou Cuelmine. Les hélicos avec nous à bord, tournaient en rond autour du village pendant que l'artillerie basée à Bougie pilonnait le village. Je n'étais pas rassuré du tout. Tout ce manège a fait fuir les chefs F.L.N. et lorsque nous avons mis les pieds à terre et ratissé tout le village, seul un feu de bois allumé dans une mechta prouvait que les renseignements étaient bons. Nous avons dû rejoindre notre base à pieds en essuyant des coups de feu au jugé, de temps en temps pour bien nous montrer qu'ils suivaient notre progression. Toujours sur renseignements, opération pour intercepter un commando F.L.N. . Levée au aurores, crapahut en silence sur plusieurs kilomètres avant le ratissage d'un oued. Les renseignements avaient été donnés intentionnellement pour nous faire tomber dans une embuscade savamment montée pour faire un maximum de dégâts. La section N°2 du sous-lieutenant Le Kaer devait descendre en premier suivi de ma section la N°1 en renfort tandis que la section commandement du lieutenant Hénon devait rester sur la ligne de crête pour couvrir l'ensemble. A peine la section N°2 avait elle parcouru une centaine de mètres qu'elle tomba dans l'embuscade (4 morts et 6 blessés) dont deux graves. Je voulus partir à leur secours en criant en avant accompagné d'un signe de la main. C'est alors qu'un fusil mitrailleur posté sur la crête en face de nous me pris pour cible pour nous empêcher de bouger. J'ai plongé derrière un énorme rocher pour me protéger, mais celui-ci partait en morceaux sous les rafales de balles. Sitôt que le FM a terminé son chargeur, le temps qu'il réapprovisionne, j'ai couru derrière un gros chêne liège dont les balles faisaient voler l'écorce. Pendant ce temps, le lieutenant, qui lui n'était sous le feu d'aucun tir, a repéré au jumelles, l'emplacement du tireur et m'a crié : « au pied du gros arbre en boule sur la crête en face. » Ce jour-là, j'avais le MAS49 à lunette et sitôt son deuxième chargeur terminé, j'ai pointé ma lunette à l'endroit indiqué et j'ai vu le chargeur qui réapprovisionnait le FM. J'ai fait feu sur le tireur et l'ai atteint en pleine tête et le chargeur a déguerpi avec le FM avant que je n'ai le temps de redoubler. Nous avons pu enfin venir en aide à la deuxième section mais les F.L.N. qui avait tendu l'embuscade étaient déjà très loin. Nous avons ratissé tout l'oued et la crête en face où nous avons trouvé le tireur FM mort, mais plus une trace du commando que nous devions intercepter. C'est le jour où nous avons eu le plus de morts et de blessés.



*Souvenir du commando V61 à Acherchour
Le foyer - 6 libérables de la classe 58 A 1A
Moulin- Pétrina - ? -Charron – Renoux - Bonhomme*

Toujours sur renseignements, nous indiquant où se cachait « Amirouche » (Grand chef F.L.N., ancien sous-officier dans l'armée française d'Indochine) Après trois jours à ratisser le terrain mètre par mètre nous n'avons rien trouvé, l'ordre fut donné le rejoindre la piste où des camions viendraient



Amirouche Aït Hamouda

Amirouche Aït Hamouda (en berbère : ⵎⵉⵔⵓⵛⵉ ⵏ ⵏⵉⵎⵎⵓⵔⵓ), né le 31 octobre 1926 à Tassafit Ouguemoun en Kabylie (Algérie), mort au combat au sud de Boussada en Algérie, le 28 mars 1959). Surnommé par les Français « le loup de l'Akfadou » et « Amirouche le terrible », colonel de l'Armée de libération nationale (ALN) et chef de la Wilaya III pendant la guerre d'indépendance de l'Algérie.

D'une intelligence vive et d'un caractère décidé, âgé de moins de trente ans, il prend de sa propre initiative le commandement de la Wilaya III. Il devient, selon son biographe Saïd Saadi, la bête noire de la France qui mobilise vainement, pour en venir à bout, près de 11 000 hommes, auxquels s'ajoutent les unités locales, 8 généraux et 27 colonels lors de l'opération Brumaire en 1958.

L'image du colonel Amirouche est cependant loin de faire l'unanimité en Algérie. Il est notamment fortement critiqué pour les purges sanglantes qui se déroulent dans la Wilaya III durant l'opération bleuite et qui affaibliront durablement celle-ci.

Il est trahi par certains de ses camarades et tombe dans une embuscade tendue par l'armée française le 28 mars 1959.

nous prendre. C'était en fin de matinée et nous avons mangé avant de faire mouvement. Après avoir ramassé nos boîtes de conserves direction la piste. Comme je sortais des broussailles de mon côté de la piste, en même temps de l'autre côté de la piste sortant lui aussi des broussailles, je me trouve nez à nez avec Amirouche aussi surpris l'un que l'autre, à une vingtaine de mètres nous avons vidé chacune notre chargeur, lui de sa Beretta, moi de mon PM sans toucher ni l'un, ni l'autre. Nous sommes rentrés dans les broussailles chacun de son côté. L'opération de ratissage au lieu de se terminer, repris de plus belle, mais cette fois-ci, de l'autre côté de la piste. Alors que nous ratissions le terrain, le harki qui se trouvait à ma gauche fit feu dans un buisson. Le F.L.N. qui s'y cachait n'ayant pas d'arme, a essayé d'arracher le fusil du harki en le tirant par le canon. Nous avons terminé notre ratissage sans trouver personne d'autre. Par contre moi j'ai eu droit à une sérieuse engueulade par le lieutenant Hénon pour avoir loupé Amirouche de si près. Après avoir passé plusieurs jours planqués dans le djebel en chouf(observation) le jour et en embuscade la nuit, nous avons repéré une forte activité F.L.N. la journée, et pour cause nous étions à quelques centaines de mètres de leurs caches. Je connaissais assez bien les lieux puisque c'était sur le territoire de mon ancienne compagnie. Pour accéder aux caches, il fallait emprunter une piste encaissée d'environ un mètre vingt sur une trentenaire de mètres. Le lieutenant décida malgré tout d'agir seul et d'envoyer une vingtaine d'hommes, en pleine nuit, pour neutraliser les F.L.N. qui s'y trouvaient. Je lui ai dit que c'était de la folie et qu'une fois engagé, seul ce passage encaissé nous permettait de nous replier. Le repli était inévitable étant donné qu'une cinquantaine d'hommes était là et allait forcément réagir violemment. Ne voulant rien entendre (le lieutenant voulait une décoration et l'avancement qui va avec) et faute de volontaires, le lieutenant désigna vingt hommes dont le sergent-chef Roussel (un « pied-noir » engagé qui d'ordinaire était responsable du foyer et du « mess » et n'avait aucune expérience de ce genre de mission suicide. Comme je connaissais l'endroit, je fus aussi désigné. Nous partîmes donc en colonne en faisant le moins de bruit possible. En arrivant à quelques mètres des caches, une sentinelle F.L.N. demanda le mot de passe en kabyle. Le premier de la colonne qui était harki avec sang-froid répondit « tchina » (Orange en français) et là la fusillade éclata. Heureusement nous étions à l'abri dans notre décaissement, mais il fallait faire vite pour se dégager à reculons avant qu'on nous coupe la route à la sortie du boyau ou tout simplement qu'on y lance des grenades. Sitôt sortis de ce décaissement, nous avons ouvert un feu nourri pour rejoindre nos camarades qui nous attendaient. Par miracle, nous n'avons eu aucun blessé et au petit matin, avant le lever du jour, nous sommes rentrés dans nos quartiers et une opération de grande envergure fut envisagée, cette fois de jour et avec la légion mais seulement plusieurs semaines plus tard, le coup de pied que nous avons mis dans la fourmilière ne permettant pas d'y retourner de suite. Entre temps le lieutenant avait été rappelé aux renseignements (sans doute pour monter l'opération) et remplacé provisoirement par le capitaine Des Hilouges (un homme qui approchait de la retraite et qui était monté en grade uniquement par ancienneté). Les caches étaient au pied d'une falaise et difficilement accessible par les crêtes, pour ceux qui ne connaissaient pas la topographie des lieux. L'opération consistait à se déployer sur les crêtes et descendre en ratissant, ce qui ne permettait pas d'empêcher les F.L.N. de s'enfuir vers l'oued. Avec ma section, j'étais complètement à l'extrémité gauche du dispositif et à ma droite, la deuxième section et derrière nous le commandement, puis complètement sur la droite les trois sections de la légion, avec au centre le commandant de l'opération. Comme à l'habitude nous pouvions communiquer entre sections du commando mais pas avec le commandant de légion, seule notre chef pouvait le faire. L'ordre fut donné d'avancer, mais arrivés en bord de la falaise nous avons essuyé un feu nourri venant des caches. Notre position devenait critique, aussi après avoir vainement essayé de joindre notre capitaine (celui-ci avait rapidement fait mouvement en arrière vers les crêtes en coupant la radio) Le sous-lieutenant Le Kaer prit contact avec moi pour me demander s'il existait un passage pour descendre. Je lui ai répondu que sur sa droite il y avait un sentier qui lui permettait de descendre sans s'exposer et que de mon côté j'avais la même possibilité. N'ayant toujours pas de

liaison avec notre capitaine, nous décidons donc de descendre et nous trouvons face aux F.L.N. à quelques dizaines de mètres des caches. Ceux-ci commençaient à descendre vers l'oued pour se mettre à couvert et disparaître dans le djebel. La légion apercevant des hommes auprès des caches nous pris pour des F.L.N. et ouvrit le feu sur nous à la mitrailleuse AA52. J'ai dû me lever et agiter le fanion du jour pour être reconnu. Nous avons eu trois morts dont deux par le tir de la légion. Une fois rentré, l'explication fut houleuse. Le commandant de la légion a demandé des comptes à notre capitaine et l'a traité de déserteur. Quant à nous nous avons dû nous justifier. Il nous a fait remarquer que sans ordre venant de lui, il fallait rester sur votre position, même si on se faisait tirer comme des lapins. Combien de bavures de la sorte ? Et que dire de celui qui a tué son frère jumeau à cause d'une erreur de position du sergent qui commandait l'embuscade. Ce fait s'est produit à quelques dizaines de kilomètres d'où j'étais. Il était pourtant interdit d'envoyer deux hommes de la même fratrie en même temps en Algérie. (Les deux frères avaient refusé d'être séparés) les opérations duraient de plus en plus longtemps. Je suis resté jusqu'à cinq semaines sans rentrer au poste, pour la plus longue à laquelle j'ai participé. Dans une autre compagnie du 57^{ème} RI, lors d'un déplacement en camion sur une piste. Le dernier des camions s'est fait tirer dessus. Le chauffeur a eu le mauvais réflexe de freiner dans un premier temps avant de réaccélérer pour se dégager et rester au contact avec le convoi. Seulement au coup de frein le gars qui avait le FM a sauté pour se mettre en position de tir. Heureusement les F.L.N. ne l'ont pas vu, mais il a erré trois jours, seul dans le djebel sans savoir où il était. Il a finalement trouvé un poste. Il avait les yeux complètement hagards et ne pouvait même plus parler. Il a été évacué, mais je me demande s'il a pu revenir à son état normal, après une telle aventure.

Un jour, quelques minutes après que nous soyons rentré d'opération, un convoi de deux camions de la légion (deux chauffeurs et un adjudant comme chef de convoi) nous saluent en passant devant nous sur la nationale N°9 en direction de Bougie. A peine une ou deux minutes plus tard nous entendons une fusillade nourrie. Le convoi avait été pris pour cible par deux FM postés sur un petit promontoire en bordure de route et où les F.L.N. intervenaient souvent pour mitrailler, les camions ou les voitures qui passaient sur cette route. Aussitôt nous prenons nos armes et munitions et partons en courant pour porter secours à nos camarades de la légion. Quand nous sommes arrivés nous avons trouvé nos trois hommes qui redescendaient du promontoire, les PM en bandoulière et sans aucune cartouche de reste. Les trois légionnaires avaient stoppé les camions et montés à l'assaut des FM avec seulement un chargeur sur leur arme et un dans chaque poche. Les camions étaient criblés de balles, mais nos trois intrépides n'avaient aucune égratignure. L'adjudant nous a dit : « c'était pas la peine de vous déplacer, mais merci quand même. » C'est une anecdote parmi d'autres mais ça faisait partie du quotidien. Pendant mon séjour en Algérie, par deux fois, j'ai eu l'honneur de commander le piquet d'honneur, pour présenter les armes au Général De Gaulle. Nous avions des ordres stricts pour veiller à ce qu'aucun chargeur ne soit sur les armes et vérifier qu'aucune cartouche ne soit dans la chambre de tir. Seul le chef de détachement avait un chargeur sur son PA et un autre à son ceinturon. La sécurité était assurée par des sections, armées, placées tout autour de la place d'armes. Notre courrier était censuré et plusieurs de mes lettres ne sont jamais arrivées et d'autres ont eu des parties noircies et rendues illisibles. A quelques semaines de la « quille », alors que mes camarades européens ne sortaient plus sur le terrain, j'ai décidé de ne plus tirer, seulement pour me défendre. Alors que j'avais tendu une embuscade sur l'ordre du lieutenant, j'ai commis une faute grave. Des F.L.N. sont passés à quelques mètres de nous et je n'ai pas tiré. Il faut dire que j'avais 29 harkis sous mes ordres et pas un seul européen. Je n'avais plus confiance en eux. A deux reprises, sur le terrain, j'avais été menacé, la première fois alors que je demandais à l'un d'eux de se taire, il parlait très fort en kabyle et nous étions sensé être planqués pour observer.

La deuxième fois, après avoir donné l'ordre de faire mouvement. En ouvrant le feu, je leur aurais donné l'occasion de me tirer dessus. L'un des sergents harki surnommé « negro » raconta au lieutenant ce qui s'était passé. Aussitôt je fus convoqué par le lieutenant, qui me dit en me vouvoyant alors que l'on se tutoyait tous les jours : « Je sais ce qui s'est passé, mais vu vos états de service, je ne vous ferais pas casser, mais vous pouvez dire adieu à votre demande de citation et vous sortirez sur le terrain jusqu'à la dernière heure avant votre départ pour le civil. » Je pense que rentrer au pays valait mieux qu'une décoration. Lors des déplacements en train sur une voie unique, seule une escorte de sept à neuf hommes plus un sergent avec des fusils assurait la sécurité du convoi. J'ai gardé mon PA personnel jusqu'à Alger, où je l'ai vendu à un caporal-chef engagé. Nous étions fouillés ainsi que nos valises avant l'embarquement. J'ai rapporté ma carte d'état-major que j'ai toujours (même si les souris m'en ont grignoté un petit bout) et mon cahier de chef de section avec le nom et l'armement de chacun de mes hommes. La veille de mon embarquement sur le « Kairouan », des tirs partis de la « casbah » d'Alger avaient semé la panique sur le port. Sur la passerelle d'embarquement il y a eu une bousculade et j'ai perdu une de mes valises, celle qui contenait mes photos qui pour moi avaient une grande valeur.

Le KAIROUAN en 1962



P .S . Tant que vous foncez sans réfléchir tout va bien. C'est quand vous réfléchissez que vous êtes en danger car la peur vous prend

MARCEL BONHOMME .



Pendentif réalisé au couteau avec du bois de bruyère en Algérie, qu'il porta à son cou pendant toute sa période passée en Algérie



Album photo en cuir retourné rapporté d'Algérie par Marcel Bonhomme
En embarquant sur le bateau du retour vers la France, lors d'une bousculade, il a perdu sur le quai une valise pleine d'album de ce type contenant beaucoup de photos prises en Algérie.
